



HAL
open science

Connaître par corps. Prolégomènes à une anthropologie symétrique et réflexive

Gilles Raveneau

► **To cite this version:**

Gilles Raveneau. Connaître par corps. Prolégomènes à une anthropologie symétrique et réflexive. In situ: situations, interactions et récits d'enquête, May 2014, Montpellier, France. pp.29–42. hal-01632187

HAL Id: hal-01632187

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01632187>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Connaître par corps.

Prolégomènes à une anthropologie symétrique et réflexive.

Gilles Raveneau
Université de Paris Ouest Nanterre La Défense
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC),
UMR CNRS n°7186

À l'encontre de la position de surplomb de l'ethnologue qui fait de l'indigène, transformé en objet d'observation, une « monstruosité conceptuelle », Jeanne Favret-Saada (1977) a promu en anthropologie le principe fondamental de symétrie entre l'ethnologue et l'indigène comme entre les savoirs des chercheurs et les croyances des sociétés exotiques. Elle a posé ainsi les jalons d'une anthropologie symétrique que Bruno Latour a radicalisé ensuite où les informateurs deviennent des interlocuteurs. L'enquête n'est plus traitée comme un « objet » d'observation mais comme une personne, et ce qu'il exprime est pris au sérieux et se voit accorder un crédit de principe. Parallèlement, la remise en question de « l'autorité en ethnographie » (Clifford, 1983) à partir des travaux fondateurs de Paul Rabinow (1977) et des Vincent Crapanzano (1980) sur leurs informateurs marocains, a débouché sur une critique épistémologique radicale de l'anthropologie, de sa méthode et de son écriture. Cette double rupture a permis d'élargir le champ d'investigation et de comprendre autrement la multiplicité des êtres et des choses et leur mode de représentation. Elle a rendu nécessaire ce qui était considéré comme superflu par les générations précédentes : le dévoilement des conditions pratiques d'enquête, les formes d'implication et d'intersubjectivité avec les enquêtés, l'interrogation des fondements épistémologiques de l'ethnographie. Le tournant réflexif a progressivement imposé la prise en compte des relations interpersonnelles à travers lesquelles le chercheur accède à ses « données » comme un matériau bon à penser pour l'enquête (Fassin et Bensa, 2008). Cette méthode d'enquête et d'analyse repose sur l'attention que porte l'enquêteur à sa position dans les univers indigènes, à ses relations avec les enquêtés et à la traduction qu'il réalise lorsqu'il intervient comme chercheur dans d'autres univers (Davies, 1999).

Le renversement épistémologique de Georges Devereux en anthropologie et la question du corps

Dans son ouvrage publié d'abord aux États Unis en 1967, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* (traduit en français en 1980), Georges Devereux va exposer ce que l'on peut considérer comme un renversement épistémologique dans la démarche de recherche en sciences sociales. À partir de sa pratique clinique de psychanalyste, il propose de renverser la question des effets de la présence de l'observateur d'obstacle en instrument de connaissance. On sait en effet que la manière de procéder du psychanalyste repose sur la dynamique croisée du transfert et du contre-transfert, qui conduit l'analyste à se demander comment le patient l'investit affectivement durant la cure analytique et comment, lui-même en retour, projette sur l'analysé certaines choses. C'est armé de ce savoir-faire clinique que Georges Devereux va repenser sa pratique anthropologique en critiquant le positivisme de l'ethnologie classique et le paradigme du regard extérieur porteur d'une pure objectivité.

Le premier point de sa démonstration est de postuler le fait que « la simple présence d'un observateur introduit une nouvelle variable dans la situation qu'il observe » (Devereux, 1980 : 364) et que l'observateur comme n'importe quel autre protagoniste de la scène ne peut s'en extraire. Il constitue ainsi une nouvelle pièce sur la scène sociale qu'il se propose d'observer. Autrement dit, plutôt que de tenter vainement de neutraliser la présence de l'observateur, Devereux propose d'essayer de s'en saisir pour en tirer au contraire un parti de connaissance où l'analyse des stratégies défensives, des déformations subjectives et des implications de l'enquêteur sur le terrain constituent une voie d'accès à une véritable objectivité. Concrètement, il s'agit de considérer que « la présence de l'observateur va jouer le rôle d'élément déclencheur » et qu'un monde social et culturel sous observation est convié à prendre sur lui-même un point de vue réflexif.

Dans les recherches de terrain, la problématique advient de l'expérience généralement, c'est-à-dire de la rencontre entre les « problèmes » de l'ethnologue et ceux des interlocuteurs sur le terrain qui sont sollicités pour mettre en mot les questions du chercheur. Le travail d'enquête auquel les enquêtés sont soumis les conduit à dévoiler des choses sur eux, sur leur société et leur culture auxquelles ils ne pensaient pas, et à prendre finalement un point

de vue distancié sur eux-mêmes. Les réactions à la présence de l'enquêteur et les modalités de refus, de résistance ou d'acceptation de celle-ci doivent donc être considérées comme des données d'enquête à part entière.

En fait, les techniques de neutralisation de la situation d'enquête, la volonté d'atteindre une réalité sociale authentique et celle d'obtenir des données de recherche pures peuvent être considérés dans cette perspective comme des illusions. « Il n'y a pas d'observation neutre, pur regard qui laisserait inchangés les phénomènes sur lesquels il porte. L'observateur est aussi acteur. [...] Ce qui lui est dit, ce qui lui est donné à voir n'est jamais dissociable des caractéristiques spécifiques de la situation d'enquête » (Schwartz, 1993 : 271-272). « Le réel de l'enquête est d'abord celui qu'elle produit » (Schwartz, 1993 : 272) et l'ethnographe doit chercher à objectiver les processus en jeu dans la situation de recherche elle-même, et d'abord son implication personnelle et son incarnation. Autrement dit, il s'agit de reconnaître l'impossibilité d'une position de pure extériorité pour l'observateur participant et d'affirmer au contraire la nécessité d'utiliser son engagement dans les situations d'enquête. En conséquence, il s'agit non seulement d'étudier les places qui seront assignées à l'ethnologue dans la société ou le groupe étudié durant le temps de la recherche, mais aussi sa propre corporéité et son affectivité en interaction avec celles des enquêtés. Le chercheur est donc conduit à objectiver son expérience sensible et « ses propres réactions corporelles contre-transférentielles » (Quidu, 2011 : 119).

La prise en compte explicite du corps du chercheur dans l'enquête ethnographique, par la remise en question de la relation distanciée entre le sujet et l'objet de la connaissance, instaure une relation de récursivité constitutive du processus de connaissance. Elle conduit à inclure l'expérience vécue du sujet de la connaissance. C'est pour cette raison que l'ethnologue attentif à son propre corps comme moyen et support d'enquête peut « se retrouver » dans son objet de recherche parce qu'il est prêt à penser cet objet dans lequel il se projette et qui se projette sur lui et en lui.

Une ethnographie réflexive attentive au corps

Après la vague de critiques et de doutes produites par le « postmodernisme » (Clifford et Marcus, 1986 ; Geertz, 1988), les ethnologues

ont tenté de revenir au cadre plus sûr du travail de terrain, afin d'éviter de sombrer dans le subjectivisme et le refus de toute normativité scientifique. L'anthropologie symétrique et réflexive est une réponse en acte à cette exigence puisqu'elle cherche à saisir dans l'expérience du terrain une forme d'intelligibilité située des personnes et des choses, tout en resituant les enjeux épistémologiques, sociaux, éthiques et politiques de l'enquête ethnographique. Elle ne cherche pas à renvoyer les actes des enquêtés à des contraintes culturelles ou à des représentations inconscientes, mais elle tente d'imputer aux pratiques un sens qui leur soit propre dans un souci de rendre compte concrètement de ce qui s'est passé et avec qui (Bensa, 1995 ; Fassin et Bensa, 2008).

Cette ethnographie réflexive (Davies, 1999) permet également, contrairement à une épistémologie classique, d'articuler le discours et le corps, le savoir et la chair, et de rendre légitime la question de la connaissance par corps. Il s'agit alors de suivre au plus près les manières de faire et d'agir, d'éclairer la conception que se fait le sujet de l'instrumentalité, de l'esthétique et de la morale de son corps et la manière dont il éprouve la place sociale qui lui est assignée. La place du corps est en effet capitale dans l'enquête de terrain où l'ethnographe se donne comme objectif d'acquérir une relation de familiarité avec les pratiques, les représentations, les organisations sociales et les milieux d'interconnaissance.

A l'opposé d'une approche intellectualiste qui traite le corps et tout ce qui s'y rattache comme indigne d'intérêt, ce chapitre tente au contraire de montrer que le corps est en jeu dans l'acte même de connaissance. Nous apprenons par corps (Bourdieu, 1997 ; Faure, 2000). C'est parce que le corps est présent d'emblée dans le monde et qu'il y est exposé, qu'il est la surface matérielle par laquelle nous avons une connaissance de ce monde par l'intermédiaire de nos sens, que nous sommes bien obligés de prendre au sérieux cette médiation. Maurice Merleau-Ponty pense le corps dans la *Phénoménologie de la perception* comme une structure qui elle-même structure le monde vécu (ou monde de la vie, *Lebenswelt*), comme une structure, structurée et structurante, qui charge le réel « de prédicats anthropologiques » (1945 : 359). Le corps est en conséquence cet organe qui nous permet d'explorer le monde et de le comprendre. Il est le « degré zéro » des contextes d'expérience. C'est à travers les épreuves qu'il traverse que nous avons accès

aux autres et au monde, et qu'en définitive nous pouvons attribuer une signification aux expériences qui sont les nôtres. C'est le corps qui participe aux rites d'interaction et au théâtre des apparences (Goffman, 1973, 1974) comme à l'engagement de la conversation (Gumperz, 1989). C'est la praxis corporelle qui permet à l'ethnographe d'être en phase avec les enquêtés et avec les événements de l'enquête (Cefaï, 2003).

C'est donc dire la place essentielle que tient le corps dans l'enquête ethnographique, place encore trop souvent sous-estimée par la manière dont le corps a été conceptualisé dans la culture occidentale, à partir d'une séparation du corps et de l'esprit. Cette distinction fondatrice refoule le corps et valorise l'esprit. Les sciences sociales elles-mêmes restent encore largement tributaires de ce préjugé, préférant le plus souvent l'étude des structures symboliques et des discours aux manifestations physiques des réalités humaines. Le corps du chercheur lui-même est longtemps demeuré impensé, et le reste encore largement. Il reste trop souvent pensé comme obstacle à la recherche plutôt que comme un outil d'investigation propre à révéler les mondes sociaux et culturels investigués (Andrieu, 2011).

Au plus près des gestes, au plus loin des corps

Face à cet obstacle, la position adoptée dans cette partie est au contraire de centrer l'attention à la fois sur les pratiques concrètes des enquêtés comme sur celui de l'enquêteur lui-même. Il s'agira de montrer comment le corps, et celui du chercheur en particulier, constitue un outil d'investigation heuristique dans l'enquête et la relation ethnographique. En pénétrant *in foro interno* et en s'approchant au plus près de l'expérience vécue et du corps sensible par un travail d'immersion sur leur terrain d'enquête, Véronique Muscianisi et Charlotte Perrot-Dessaux se servent de leur corps comme d'un outil de recherche qui marque la nature de leurs données et leur permet d'accéder à la compréhension des univers sociaux investigués.

Véronique Muscianisi le fait à partir de l'expérience partagée d'une configuration d'apprentissage au plus près des gestes d'une compagnie de mime contemporain en Île-de-France, le *Théâtre du Mouvement*. Son engagement ethnographique se fait parallèlement à un engagement physique. C'est en tant qu'apprentie de cette technique corporelle artistique qu'elle

commence son investigation, ou plutôt, c'est après une première période d'observation directe, réticente d'abord à une immersion dans cette technique du corps, qu'elle s'engage dans un apprentissage. Il s'agit alors de s'initier avec d'autres stagiaires à cette pratique qui s'appuie sur les principes du mime corporel élaboré par Étienne Decroux : une grammaire corporelle permettant de composer des mouvements à partir de la dissociation des parties du corps et de la décomposition du mouvement. Véronique Muscianisi passe ainsi de l'observation de stages en position d'observatrice extérieure à des stages pratiqués, jusqu'à devenir progressivement une des élèves les plus régulières. Elle est ainsi conduite à incorporer cette technique corporelle et à s'impliquer davantage, tant auprès des stagiaires que des co-directeurs du *Théâtre du Mouvement*. Son propre regard change au fil du temps, tant sur la pratique artistique étudiée que sur sa propre corporéité. Elle sera ainsi conduite à expérimenter diverses places au sein de la compagnie et à entretenir un double rapport à la connaissance : entre savoir théorique et savoir pratique. La pratique et la description *in situ* prennent alors le pas sur l'interprétation *in abstracto* (Cefaï, 2003). Le savoir du *Théâtre du Mouvement* est indissociable du savoir sur les façons de saisir et de faire émerger cette pratique artistique, à travers l'expérience corporelle des gestes et des déplacements, des improvisations, des décompositions du mouvement, des tentatives de dissociations des parties du corps, des épreuves perceptives, des expressions indexicales, etc.

À la différence de Véronique Muscianisi, Charlotte Perrot-Dessaux ne s'attache pas tant à expérimenter et à partager les expériences concrètes des femmes avec lesquelles elle est en interaction dans une association d'un quartier populaire de la Seine-Saint-Denis qu'à focaliser son attention sur les malentendus et les représentations que son apparence corporelle et son habitus produisent sur son terrain. Elle se sert alors de son propre corps comme d'un analyseur social pour rendre compte de la place qui lui est attribuée et comprendre le milieu enquêté. C'est à l'ordre ordinaire des choses qu'elle consacre son attention.

L'enquête qu'elle conduit dans une médiathèque publique et une association tournée vers le soutien scolaire et l'aide aux démarches administratives avec les usagers femmes issus de l'immigration maghrébine et d'Afrique sub-saharienne, souvent illettrés ou analphabètes mais parlant couramment la langue française, est tournée vers la promotion de la culture

écrite auprès des populations dites « empêchées ». Les conditionnements imposés par les conditions matériels d'existence et par les structures économiques, sociales et culturelles des femmes étudiées projettent l'ethnographe en dehors du cercle d'appartenance et de reconnaissance de ces femmes. L'ethnographe se fait étiqueter successivement de « Toubab », « Bounty inversée », « représentante de l'Etat ».

Le corps de la chercheuse, son *hexis* corporelle la met hors-jeu malgré elle, à son insu, du moins au départ. Charlotte Perrot-Dessaux prend alors conscience que « les injonctions sociales les plus sérieuses s'adressent non à l'intellect mais au corps, traité comme un pense-bête » (Bourdieu, 1997 : 169), et que les limites sociales et culturelles tendent à se naturaliser à travers des formes de disposition et de division dans les corps. C'est en ce sens que l'on appartient à un monde social et que l'on est possédé par lui. Notre relation au monde est avant tout une relation de présence corporelle au monde. C'est ce que Charlotte Perrot-Dessaux comprend à travers la relation ethnographique qu'elle établit progressivement avec ses enquêtées. Elle se trouve d'emblée étiquetée sur la base de ses caractéristiques corporelles et sociales perçues comme des marques d'une altérité inconciliable par le groupe social étudié. Ce dernier la maintient à distance. Elle fait alors l'expérience concrète d'être au plus loin du corps de ses enquêtées.

Mais par un effet de retournement, elle se sert de cette mise à distance pour comprendre justement les normes, les croyances et les représentations du groupe social investigué. Elle fait d'une difficulté de départ une voie d'accès privilégiée à la vision du monde social de ces femmes. Elle transforme une « perturbation par corps » en analyse et se propose d'en tirer un parti de connaissance (Devereux, 1980). En usant d'une posture réflexive de la place qui lui est faite, des représentations que sa présence suscite et des catégories mobilisées par les femmes immigrées pour la nommer, elle éclaire les pratiques, les normes, les valeurs et les représentations du groupe étudié.

Participation contrôlée et expériences corporelles

On pourrait définir l'ethnographie comme une forme de transmission partielle des savoir-faire et des savoir-dire de la population étudiée à l'ethnographe. En effet, l'ethnographie procède d'une série d'apprentissages, de

savoirs et de compétences corporelles qui n'étaient pas familiers au chercheur qui s'engage dans l'aventure d'une enquête de terrain (Bensa, 2008 : 323). En ce sens, les avatars de l'enquête de terrain et la façon dont l'observateur lui-même a eu accès aux informations sont souvent riches d'enseignements sur les méthodes pédagogiques en vigueur dans la communauté étudiée (Raveneau, 2000).

Dans le cas de Véronique Muscianisi comme dans certaines de mes propres recherches auprès des pêcheurs de corail de Méditerranée et des cristalliers (des Alpes et de l'Himalaya) par exemple¹, engagés dans un corps à corps et dans un processus productif avec le milieu sous-marin ou la haute montagne, les seules questions et les seules réponses pertinentes sont de l'ordre du comment, non du pourquoi. C'est la raison pour laquelle l'expérience partagée est essentielle à la compréhension de leur activité, des épreuves perceptives et des formes d'élaboration technique, sociale et culturelle.

Au regard que tient la pratique chez les artistes du mime ou chez les corailleurs et les cristalliers, la « connaissance par corps » (Bourdieu, 1997 : 185-234) et la centration sur l'expérience profonde deviennent nécessaires pour comprendre l'activité et les personnes qui la pratiquent. Il ne suffit pas d'entrer dans les raisons des uns ou des autres pour faire avancer les connaissances ethnographiques. L'autorité savante laisse alors de côté des parties entières de la réalité sociale et des formes d'élaboration techniques et symboliques qu'une plus grande attention permettrait d'éclairer. Il convient au contraire d'adopter une posture expérientielle et de penser comme un acteur ou comme un corailleur, autant que faire se peut. De ce point de vue, l'ethnographe ne serait jamais aussi bon que lorsqu'il est « hors de son entendement », souligne Johannes Fabian, « soit lorsque nous relâchons nos contrôles intérieurs, oublions nos objectifs, nous laissons aller » (Fabian, 2001 : 31).

Il s'agit dans cette perspective de mettre à l'honneur la dimension proprement expérientielle, immersive et extatique du travail de terrain. Mais le sens d'extase ici n'est pas à prendre dans son sens courant qui se réfère aux initiations à des cultes particuliers ou à des expériences et des comportements

¹ Voir par exemple les références suivantes : Raveneau Gilles, 2000, Des enjeux sociaux de la pêche au corail : l'axe des échanges entre corailleurs et pêcheurs, *Europaea, Journal of Europeanists*, Bruxelles/Nuoro, VI, 1, p 103-119 ; 2009, Le prix des cristaux. Figures élémentaires de l'échange aujourd'hui, in Tolan J. (dir.), *L'échange*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, p 233-247.

comme se saouler ou se droguer. Il s'agit plutôt d'une forme de sortie de soi provisoire qui signe « une qualité de l'action et de l'interaction humaine qui crée le terrain commun de la rencontre » avec l'autre (Fabian, 2001 : 181). En ce sens, l'extase « est (tout comme la subjectivité) un pré-requis, plutôt qu'un empêchement, à la production de la connaissance ethnographique » (2001 : 181). Elle conduit l'ethnologue à explorer de nouveaux territoires. Cette expérience ne signifie pas que l'ethnologue soit devenu indigène, mais « elle est l'occasion d'avoir un aperçu des expériences et réalités morales, émotionnelles, physiques, intuitives et spirituelles d'autrui en prenant part aux transformations dont nos hôtes font l'expérience » (Wilkes, 2007 : 76). L'ethnographie ainsi produite ne perd pas en objectivité, puisqu'il s'agit toujours de comprendre le monde d'autrui, de s'en rapprocher le plus possible, mais elle gagne en faisant voir, entendre, sentir, toucher, goûter, ce dont il est question dans les pratiques, les représentations et les propos entendus des interlocuteurs rencontrés sur le terrain.

C'est en nous orientant à la fois vers la pratique d'autrui, vers ses éprouvés physiques, affectifs et mentaux tels que manifestés dans des exercices et des signes concrets qu'alors nous sommes en mesure de percevoir et de comprendre son activité selon son point de vue. Sans cela, sans l'intersubjectivité enquêteur/enquêté et la possibilité pour l'ethnologue de s'en distancier pour le penser, dans une tension vécue entre engagement et distanciation (Elias, 1993), l'enquête ethnographique et anthropologique n'a pas grande signification. L'expérience partagée elle-même, soulignons-le, est aussi une forme d'intersubjectivité, et on ne peut pas l'exclure, sauf à déporter radicalement les sciences sociales à une place qui n'est pas la sienne.

Discipline, incorporation et sens pratique

La description ethnographique donne à voir et à comprendre la « chair du monde » et la « chair de la parole » (Merleau-Ponty, 1964) d'une expérience de terrain. Elle expose une expérience incarnée à la fois cognitive, sensible, affective et morale. Le corps y occupe la place centrale en tant qu'organe d'exploration du monde et des autres. Les enquêtés, de leur côté, n'agissent aussi qu'à « l'épreuve de leurs capacités incarnées à sentir et à ressentir, à se mouvoir et à faire expérience, à concevoir, à imaginer et à se souvenir » (Cefai, 2010 :30). Pour autant l'ethnographie réflexive ne dénie pas l'existence des

identités de classe ou de genre comme la pertinence des catégories qui organisent l'expérience ordinaire des enquêtés, mais il s'agit de les réintégrer à leur juste place lorsqu'elles sont activées, sans les réifier en variable explicative ultime.

C'est ainsi que sur le terrain de Charlotte Perrot-Dessaux l'évolution des rapports avec les personnes rencontrées au fur et à mesure de l'enquête a ouvert aux épreuves pertinentes pour les enquêtés comme pour l'enquêtrice elle-même et a permis une compréhension de la vision du monde social en interaction des uns et des autres. Les catégories utilisées par les enquêtées pour définir l'ethnographe (« toubab/blanche », « française », « bobo », « parisienne »), de manière à maintenir une distance dans les relations d'enquête, ont constitué des épreuves de compréhension pertinentes pour l'enquêtrice. Elles lui ont permis d'avoir aussi accès à celles mobilisées par ces femmes elles-mêmes pour se définir. Les différences culturelles, ethniques et socio-économiques, concentrées sur l'apparence, sur les pratiques et les caractéristiques corporelles, ont constitué une expérience incarnée des dispositions à l'œuvre dans le monde social investigué, produit de l'incorporation des structures du monde social.

Ces catégories pratiques d'organisation sont construites à partir de l'expérience des situations et des expériences passées². L'habitus des enquêtées comme celle de l'enquêtrice sont au cœur de l'engagement dans le jeu social. Les schèmes de perception, d'appréciation et d'action permettent précisément d'opérer « des actes de connaissance pratique (...) dans les limites des contraintes structurales dont ils sont le produit et qui les définissent » (Bourdieu, 1997 : 166). Lorsque Charlotte Perrot-Dessaux s'engage dans des techniques de neutralisation de manière à réduire les effets symboliques de son apparence corporelle, en cherchant à s'ajuster et à adopter les habitudes et normes corporelles de ses enquêtées, en prenant garde à son apparence, à ses pratiques alimentaires, à son vocabulaire et à ses références culturelles, elle ne fait rien de moins que de tenter d'acquérir un peu du sens pratique à l'œuvre dans ce milieu social. C'est bien parce qu'elle arrive au bout de plusieurs mois à réduire la distance sociale avec le groupe, en s'impliquant davantage et en

² « C'est précisément la fonction de la notion d'habitus qui restitue à l'agent un pouvoir générateur et unificateur, constructeur et classificateur, tout en rappelant que cette capacité de construire la réalité sociale, elle-même socialement construite, n'est pas celle d'un sujet transcendantal, mais celle d'un corps socialisé » (Bourdieu, 1997 :164).

livrant certains éléments de sa vie privée amoureuse, qu'elle devient la « Bounty inversée », c'est-à-dire la femme qui est « blanche à l'extérieur mais noire à l'intérieur » (Perrot-Dessaux). C'est parce qu'elle comprend et met en œuvre les manières d'agir et de parler comme il faut dans les situations et les interactions que son enquête prend un nouveau tournant. Elle arrive alors à participer aux permanences d'écrivain public et à mettre en place un atelier d'écriture qui lui permettent alors d'approfondir considérablement son enquête.

Que ce soit à partir des expériences de l'engagement dans le jeu social enquêté, d'un apprentissage disciplinaire ou d'une pédagogie de la singularité, la connaissance par corps est une manière de saisir le « gouvernement de soi » et des autres (Foucault, 1984). L'idée que l'on se fait de soi ne dépend pas seulement de la manière dont on se pense, mais aussi de la façon dont les autres nous perçoivent et nous regardent. Par « gouvernement de soi », Foucault souhaitait mettre en exergue un rapport à soi constitué par incorporation d'une discipline corporelle, par incorporation d'exercices visant à acquérir de nouvelles dispositions motrices et mentales. C'est bien à cet exercice d'acculturation à l'envers auquel Véronique Muscianisi se soumet. Son travail de recherche et les étapes par lesquelles elle passe montrent alors l'envers et l'endroit du travail artistique, et en particulier les dessous de ce qu'il est convenu habituellement d'appeler l'improvisation. Loin d'une pure liberté du sujet, l'expérience par corps de Véronique Muscianisi au sein de la compagnie de mime du *Théâtre du mouvement* montre au contraire en quoi le système institutionnel et pédagogique exerce une emprise sur l'individu et participe non seulement à construire ses sensations corporelles et kinesthésiques mais aussi à produire un changement mental et moral.

Derrière la créativité apparaît l'apprentissage, l'incorporation progressive d'une technique corporelle, le travail de formalisation et de normalisation inhérent au processus de codification mis en œuvre. Loin de la coïncidence du sujet avec lui-même et de l'essor d'un ordre naturel et libérateur, l'enquête ethnographique au plus près des gestes de Véronique Muscianisi montre comment se construit un ordre corporel, un dispositif disciplinaire (Foucault) dont le corps du chercheur est lui-même dépositaire. Il s'agit d'un véritable dispositif psychosomatique qui s'exerce aussi bien à travers les exercices physiques, les déplacements et les décompositions du mouvement qu'à travers les émotions et les états psychologiques vécus. La

logique de la singularité du travail artistique n'exige pas moins de rigueur et d'apprentissage. Elle est elle-même une composante de l'ordre moral (Faure, 2000 : 206).

Objectivation participante et réflexivité

Nous faisons souvent ce que nous faisons sans savoir comment nous le faisons. Toute l'œuvre de Pierre Bourdieu d'une certaine manière est construite sur cette idée : un habitus ajusté à un champ qui l'a produit engendre, de manière « naturelle » et incorporée, une conduite appropriée. Or, cela ne vaut pas seulement pour les gestes quotidiens, les personnes ordinaires et les enquêtés, mais aussi pour les chercheurs et l'exercice de la pensée scientifique (Bourdieu, 1980, 2001). Les ethnologues, les anthropologues et les sociologues sont formés à la recherche de terrain. On leur transmet et ils acquièrent un « métier », une méthode, un « tour de main », un « regard éloigné », etc., dans lesquels l'observation participante et l'expérience participative occupent une place centrale. Cette épreuve fait apparaître que l'objet de la connaissance, « loin de se présenter dans une pureté originelle prête à subir le travail du sujet observateur, se construit dans le même temps que sa connaissance s'élabore » (Affergan, 1999 : 7). C'est en ce sens que Bourdieu parle de « l'objectivation participante » comme pratique permettant « de saisir et maîtriser les expériences sociales pré-réflexives » que le chercheur tend à projeter sur ses interlocuteurs lors de son terrain (Bourdieu, 2003 : 293-294).

L'ethnographie réflexive qu'on lira dans cette partie, dans laquelle les enquêtrices s'engagent « corps et âme » (Wacquant, 2001), tente de développer l'idée selon laquelle dans l'observation-participante le corps constitue un outil d'investigation privilégié donnant accès à la compréhension du monde social, permettant d'éclairer les motifs et les raisons des enquêtés et de parvenir à reconstruire les pratiques et les représentations des acteurs rencontrés. La réalité de l'enquête éprouvée à travers la relation avec les interlocuteurs sur le terrain et l'expérience de leur milieu socio-culturel dans lequel l'ethnographe est impliqué permettent de contribuer à une recherche à même de penser la réalité du monde enquêté dans ses multiples dimensions. L'attention portée au corps de l'ethnographe dans les interactions et les expériences physiques singulières de la recherche, analysées et recontextualisées, permettent ainsi

d'éclairer les processus en jeu dans la compréhension des phénomènes étudiés et d'atteindre le général.

Bibliographie

- Affergan F.** (1999), *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF.
- Andrieu B.** (dir.) (2011), *Les corps du chercheur. Une méthodologie immersive*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Bensa A.** (1995), « De la relation ethnographique. A la recherche de la juste distance », *Enquête*, 1, p.131-140.
- Bourdieu P.** (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Editions de Minuit.
- Bourdieu P.** (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- Bourdieu P.** (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Editions Raison d'Agir.
- Bourdieu P.** (2003), « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, p. 43-58.
- Cefaï D.** (dir.) (2003), *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Cefaï D.** (2010), *L'engagement ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS.
- Clifford J., Marcus G. E.** (ed.) (1986), *Writing Culture: the Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Crapanzano V.** (1980), *Tuhami. Portrait of a Moroccan*. Chicago, Chicago of University Press.
- Davies C. A.** (1999), *Reflexive Ethnography : A Guide to Researching Selves and Others*, London, Routledge.
- Devereux G.** (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- Fabian J.** (2001), *Anthropology with an Attitude: Critical Essays*, Stanford, Stanford University Press.
- Fassin D., Bensa A.** (2008), *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte.
- Faure S.** (2000), *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute.
- Favret-Saada J.** (1977), *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Éditions Gallimard.
- Foucault M.** (1984), *Histoire de la sexualité. Le souci de soi*, Tome III, Paris, Gallimard.

Geertz C. (1988), *Works and lives : the anthropologist as author*. Cambridge, Polity press. [Trad. française : 1996. *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*. Paris, Métailié.]

Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1 : *La présentation de soi*, Paris, Minuit, trad. d'A. Accardo. Tome 2 : *Les relations en public*, Paris, Minuit, trad. d'A. Kihm.

Goffman E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, trad. d'A. Kihm.

Gumperz J. (1989), *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit.

Merleau-Ponty M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty M. (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.

Quidu M. (2011), « L'aventure du corps dans la philosophie des sciences du XX^e siècle : trois thèses sur la valeur épistémologique de la corporéité du savant », Andrieu B. (dir.), *Le corps du chercheur. Une méthodologie immersive*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, p. 107-131.

Rabinow P. (1977), *Reflections on field work in Morocco*, Berkeley, University of California Press.

Raveneau G. (2000), « Des enjeux sociaux de la pêche au corail : l'axe des échanges entre corailleurs et pêcheurs », *Europaea, Journal of Europeanists*, VI, 1, p. 103-119.

Raveneau G. (2009), « Le prix des cristaux. Figures élémentaires de l'échange aujourd'hui », Tolan J. (dir.). *L'échange*, Paris, L'Harmattan, p. 233-247.

Schwartz O. (1993), « L'empirisme irréductible », dans Andersons Niels, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan.

Wacquant L. (2001), *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Éditions Agone.

Wilkes B. (2007), « Reveal or Conceal ? », Goulet J-G.A. et Miller B.G. (dir.), *Extraordinary Anthropology. Transformations in the Field*, Lincoln, Nebraska University Press, p. 53-84.